

La pluie fracassait la surface de la fenêtre. Incessamment. Clara retirait une douce lassitude de cette inaction : regarder fixement à l'extérieur par la fenêtre, dans l'attente de quelque chose qu'elle n'arrivait pas à identifier, qui paraissait insaisissable puisque trop abstrait. Si ses membres restaient inertes, son esprit ne l'était point. Elle ne cessait de reproduire l'écho de la nouvelle effrayante qu'elle avait apprise la veille : l'état de guerre avait été déclarée. La maison qu'elle habitait reflétait l'état de dépouillement qu'elle ressentait depuis que le couperet était fatalement tombé. Une tonne de poussière reposait sur la table basse en face de la porte principale et une corbeille de fruits pourrissait lentement sur le comptoir de la pièce adjacente. L'air semblait lourd. La maison empestait réellement la détresse. Pourtant, alors que tout le reste de la maison était dans un état avancé de décrépitude, l'espace restreint où se tenait la jeune femme était d'une propreté déconcertante. Le bois qui recouvrait le rebord de la fenêtre semblait avoir été récemment reverni. Sa longue chevelure brillait noire brillait à la fenêtre, et ce malgré l'absence quasi totale de lumière. Elle restait là, assise, ne dépensant de l'énergie que pour caresser son ventre qui ne cessait de grossir de jour en jour.

Rien à l'extérieur ne bougeait. Ce calme lui semblait totalement inapproprié et d'une excentricité déplacée. Qu'attendait l'ouragan avant d'apparaître et de tout balayer sur son passage? Pourquoi la terre ne se fendait-elle pas en deux, se déchirant à l'image du monde qu'elle supportait? Son esprit vagabondait déjà bien au loin pour tenter de

s'abstraire de ce cauchemar très irréel et de retrouver un peu de chaleur. Toutes ses pensées ne tendaient que vers une seule chose : Hughes.

Elle se rappelait de leur rencontre comme si c'était hier. Une forte odeur de foin flottait dans l'air. D'abord, elle ne vit que ses pieds, ses souliers plus précisément. Un homme qui semblait avoir quelques étés de moins qu'elle était planté devant elle. Elle était en train de jardiner, avait les mains tachées de terre, mais elle ne se souciait guère de son accoutrement. Elle s'était perdue, dématérialisée, quelque part, très loin, dans les yeux immenses de cet inconnu. Des yeux d'un bleu azur certainement aussi profond que la mer. Elle ne pouvait pas imaginer s'abstraire de leur attraction. Le néant. Plus rien n'existait autre que ces deux sphères rondes qui étaient dépassées par la grandeur de l'univers infiniment vide qui tournoyait tout autour. Cet univers qui inspirait, expirait, lentement sans aucun but. Et puis, soudain, l'irréel. Un battement de paupières qui fit disparaître l'unique source de lumière et de couleur. Le noir. Elle parvint enfin à reprendre ses esprits, rougit alors que cela ne lui arrivait jamais. Elle ne savait pas quoi dire, cet inconnu la laissait sans mot, la bouleversait, la touchait. Il y avait quelque chose dans son attitude qui trahissait une hésitation, un manque de confiance en soi. Pourtant, son visage était de marbre, ne laissait passer aucune autre émotion que cette faible impression. Elle prit quelques secondes pour l'observer plus attentivement. L'homme était d'une rare banalité, il ne semblait posséder aucune particularité propre à lui. Elle jeta à nouveau un regard sur ses yeux, mais ce n'était plus les mêmes. Ils ne scintillaient plus, leur bleu était fade, éteint. Dès lors, elle sut que son unique dessein serait de réussir à faire renaître ce regard singulier qu'il lui avait porté.

L'énergie de la femme qu'il avait devant lui troublait Hughes. En la voyant, il avait éprouvé une forte émotion dont il espérait avoir retenu le gros de l'émanation. Il ignorait ce qu'il l'intriguait chez elle. Il eut l'impression qu'il la connaissait depuis longtemps même s'il ne connaissait rien d'elle, à commencer par son nom. Son sourire confiant, entendu; son regard plein de vivacité et de fraîcheur; ses cheveux emmêlés qui, au niveau des tempes, baignaient dans la sueur, résultat d'un soleil trop chaud; ses mains sales et sa robe malhabilement attachée de façon à permettre à la jeune dame de travailler la terre agenouillée dans la terre, sans considération pour le regard extérieur... Il était charmé. Il avait le pressentiment que cette femme était unique et il percevait spontanément effrayante. Ce moment pourrait être le résultat d'une rencontre fortuite qui bouleverserait à jamais son univers fade et monotone dont lequel il évoluait depuis toujours. Il se sentait prêt à tout laisser tomber, prêt à être émerveillé. Il était à l'aube de s'abandonner à une femme qui exigerait tout de lui, mais cela, il l'ignorait encore.

Un long moment s'était écoulé, laissant Clara et Hughes face à face sans qu'il ne s'échange un seul mot. Clara pencha la tête vers sa gauche et sourit timidement.

-Bonjour... je peux peut-être vous aider?

-Oui, merci. Je cherche le général Devalois, Henri Devalois. Je suis un nouvel engagé, je viens d'arriver dans cette région du pays et l'on m'a dit que je serais sous ses ordres.

-Mon mari est absent pour l'instant, peut-être aurez-vous plus de chance si vous repassez un autre jour. J'ignore la date de son retour.

- Votre mari... oui, bien sûr...

-Cela vous surprend? Mais qu'espérez-vous?

-Je ne sais pas. Je ne m'attendais probablement pas à trouver Madame Devalois à genou dans les pâturages.

-Vous me flattez. Je déteste respecter les conventions sociales lorsque je rencontre un inconnu. Appelez-moi Clara. Inutile de m'encombrer avec un titre de Madame, je ne suis pas encore assez ridée.

Elle rit de bon cœur. Le jeune homme s'excusa et prit congé. Un large sourire accompagnait l'impression de chaleur qu'il ressentait partout dans son corps malgré le vent frais qui le frappait. À tout jamais, l'odeur de foin lui rappellerait ce rire cristallin.

La Guerre. Jamais elle ne s'en était souciée. Elle avait toujours cru que c'était une vague menace qu'on réservait aux enfants et aux idiots. Maintenant, tout lui paraissait plus réel, plus éphémère.

L'idée d'élever un enfant dans ce contexte la peinait. Afin de cesser d'y penser, elle tentait de faire ablation de toutes pensées. Se faisant, le réel, les sensations physiques qu'elle ressentait semblaient exagérées. Son dos lui faisait mal avec tant d'insistance. Porter avec elle cette charge supplémentaire qui ne cessait de grossir dans son ventre l'épuisait. Clara faiblissait à vue d'œil. Elle mangeait très peu malgré le fait qu'elle ne nourrissait plus uniquement qu'elle-même, alors le bébé devait se nourrir directement de son énergie vitale, gobant tous ses espoirs, mais aussi toutes ses appréhensions. Elle

devenait de plus en plus amorphe, fade. Elle délaissait son caractère singulier qui la rendait si spéciale aux yeux des deux hommes dans sa vie.

La vie de couple que menait Clara et son mari Henri opprimait le caractère explosif de la jeune femme depuis trop longtemps. La rencontre de ce jeune homme, dont elle ignorait toujours le nom, semblait fortuite. Elle comptait bien en retirer quelque chose d'amusant, quelque chose de géant. Le revoir s'était retrouvé une liberté, une légèreté. Sa naïveté l'avait ému dès la première fois qu'elle avait posé les yeux sur lui. Très rapidement, ils avaient développé une complicité discrète, retenue. Ils s'entendaient facilement, semblaient ressentir les choses de la même façon. Pourtant, on ne pouvait imaginer rien de plus éloigné que ces deux âmes seules. Leurs caractères étaient franchement opposés. Leur union improbable semblait si déplacée. Hughes trouvait régulièrement plusieurs excuses pour se présenter à la demeure de son général. Ainsi, il ne restait jamais bien loin de Clara. Bien vite, les deux jeunes étaient devenus des amants platoniques.

Un soir, Clara donna rendez-vous à Hughes dans une clairière d'une forêt avoisinante. Clara pleurait beaucoup, elle n'avait pas eu ses règles ce mois-ci... Depuis le temps qu'elle et son mari tentaient d'avoir un enfant, elle n'y croyait plus. Avoir un enfant d'un homme qu'elle n'aimait plus lui déplaisait grandement. Pour tenter de combattre le flot de ses larmes incessantes, Hughes conduisit la jeune femme sous un grand saule dont les branches pendaient jusqu'à terre. Pour la consoler, il lui fit l'amour tendrement pour la première fois, sans rien dire, sans aucune parole. Les feuilles de

saule ne captèrent que la douce musique de leurs gémissements mêlés à leur respiration saccadée. Quelques jours après cette transgression, Clara rencontra le médecin du village. Il ne peut expliquer l'absence de ses règles, mais lui confia qu'elle ne semblait pas encore être enceinte. Il s'en excusa puisqu'il connaissait les problèmes de fertilité du couple Devalois et lui promit de revenir le mois suivant. Il tint sa promesse et eut le plaisir d'annoncer à Clara que son pressentiment avait été bon; elle était bel et bien enceinte depuis très peu de temps...

Le doute l'assaillait. Si elle avouait avoir eu une relation avec Hughes, elle pourrait probablement le garder auprès d'elle et le protéger d'une guerre qui s'annonçait dévastatrice. C'est derniers mois, ils avaient développé une relation simple, naturelle, mais aussi très superficielle. Ils se retrouvaient souvent dans ce boisé qui avait recueilli la musique de leur unique moment d'extase. Clara réalisait avec effroi que sa décision revenait à décider lequel des deux hommes allait-elle envoyer vers une mort probable. Elle n'était pas prête à sacrifier Henri qui avait toujours été un mari parfait, si doux, si consciencieux. Elle ressentait encore une douce chaleur à cette invocation dans son esprit. Le bien-être, le confort et la simplicité de leur routine la séduisaient à nouveau. Elle tressaillit à cette idée. Et si elle avait fait le mauvais choix? Avait-elle tout gâché, détruit ce qu'elle avait de plus cher? Implicitement, elle savait qu'elle n'aurait jamais tous ses avoires avec Hughes...

Elle ignorait combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle s'était perdue dans ses souvenirs. Dehors, il ne pleuvait plus. Une faible lueur laissait deviner l'aube. Elle perçut plus qu'elle ne vit une ombre derrière elle.

-Qui est là?, dit-elle nerveusement. Elle ne savait pas si elle pouvait se permettre d'espérer. Elle attendait depuis si longtemps qu'il se pointe et vienne la délivrer de son malheur...

-Chérie, tu es réveillée? Je crois que tu t'es assoupi en attendant mon retour. Tu n'aurais pas dû m'attendre près de cette fenêtre. Les courants d'air... As-tu seulement pensé à notre bébé? Je suis content de te revoir. Je ne te quitterai plus jamais aussi longtemps.

-Henri... Tu as entendu les nouvelles au village?

-Oui, mais ne t'inquiète pas avec ça. Je ne partirais pas avec la première délégation. J'ai parlé avec le responsable de notre circonscription, il m'a autorisé à rester avec toi et le bébé. Je suis si heureux. Pourtant, mon bonheur me semble quelque peu déplacé étant donné les circonstances actuelles. Tous les hommes du village n'ont pas la même chance que moi, la plupart, les plus jeunes et fringants en premier, iront grossir les rangs de la défense de notre pays. D'ailleurs, en revenant à la maison j'ai croisé Hughes, il rassemblait ses choses. On lui a demandé de partir demain matin avec le premier groupe.

Noir. Silence. Quelque chose s'était brisé.

Clara n'alla pas rejoindre Hughes pour tenter de le convaincre de rester auprès d'elle. Ce n'était pas faute de n'y avoir pensé. Ce qu'elle avait conclu était amer. S'il

était assez lâche pour partir loin d'elle, l'abandonner, sans même s'être battu, il ne la méritait pas. Elle était déçue, chagrinée par ce manque d'audace, de combativité, cette nonchalance. Parfois, Clara avait peur de réaliser que leur amour était une flamme qui s'était consumée trop rapidement en brûlant tout ce qui était autour. Peur de constater leur faiblesse, leur petitesse, leur trahison et leur lâcheté. Peur d'être incapable de vivre l'amour parfait qu'ils avaient projeté ensemble. Peu importait maintenant, les dés étaient jetés. Elle n'aurait pas à faire de choix, il l'avait fait lui-même, il s'était condamné.

Bien souvent, l'autre n'est pas si prévisible et compréhensible qu'il ne paraît, qu'il n'apparaît. Hughes avait perçu un changement dans l'attitude de Clara depuis qu'elle avait appris qu'elle était enceinte. Elle souriait moins, son regard s'égarait souvent et les cernes sous ses yeux trahissaient la brièveté de ses nuits que sa conscience hantait. Il sentait que sa place n'était plus auprès de la jeune femme, que seule la présence de Henri pouvait aider sa santé. Ainsi, il proposa de prendre la tête du premier régiment qui partirait en guerre. En amassant les quelques biens, essentiellement des vêtements, qu'il pouvait apporter avec lui, il était tombé sur un vieux bijou de famille. C'était un médaillon sans grande valeur qui avait appartenu à ses aïeules. Sa mère avant de mourir lui avait fait promettre de le remettre à la femme de sa vie puisqu'elle n'avait mis au monde que des garçons. Puisqu'il n'espérait pas revenir de cette guerre et qu'il n'imaginait pas pouvoir aimer davantage une autre femme, il envisagea donner le médaillon à Clara. Il écrivit une courte missive et la déposa à l'intérieur. «Clara, ma belle, je sais que notre histoire n'a aucun avenir. Pourtant, je me réjouis d'avoir vécu un court moment à tes côtés. Mon amour pour toi est infini. Un jour, nous nous retrouverons

et pourrons vivre cet amour si grand que nous n'avons que frôlé. Je pars en paix avec l'odeur du foin qui emplit mes narines et un frisson créé par le souvenir de la sensation des feuilles de saule caressant mon dos.» À cette note, il rajouta une mèche de cheveux qui était restée par terre après qu'il se soit rasé la tête. Il scella le tout malhabilement.

Avant de partir, il passa voir Henri, lui demanda de bien vouloir remettre le médaillon à Clara pour qu'elle lui garde. Il le reprendrait en revenant de la guerre. Il promit à Henri de correspondre avec lui afin de lui donner les dernières nouvelles concernant les combats. C'est ainsi qu'il quitta le comté.

L'affrontement entre les peuples belligérants faisait rage depuis près de deux mois. Parallèlement, le ventre de la jeune mère ne cessait de prendre de l'expansion. Clara ressentait un étrange malaise à chaque fois qu'Henri touchait à son ventre. Ce malaise lui semblait bien plus lourd à porter que le simple remords de l'avoir trompé. La vie à l'intérieur d'elle s'agitait anormalement souvent. Alarmé, Henri fit venir un des rares docteurs qui était resté pour répondre aux besoins des habitants des villages avoisinants. Ce dernier ne trouva d'autre explication que la propre agitation de la mère qui était probablement due au déchirement de la guerre. En effet, la jeune femme semblait bien fébrile. Elle parcourait nerveusement la maison sans but apparent malgré les insistances de son mari pour qu'elle reste assise afin de prévenir une fausse couche. Toutes les semaines, Clara subtilisait la correspondance de son mari afin de s'abreuver de paroles très sobres, mais aussi très calculées. Bien qu'il fût bien attention de ne jamais faire directement référence à la jeune femme, Clara devinait plusieurs sous-entendus et

piques que le verbe habile de Hughes arrivait à travestir en banalités. Après ses séances secrètes de lecture, la maîtresse de la maison déambulait avec des yeux bouffis et l'esprit nettement ailleurs. Ses pensées concernaient toutes Hughes qui se battait avec les autres hommes inexpérimentés, la chair à canon. Miraculeusement, le jeune homme semblait être doté de beaucoup de chance et rien de malheureux ne lui était encore arrivé.

Torturée entre le désir d'oublier Hughes, celui de recommencer de mener une vie paisible avec Henri et le souvenir trop présent de son amant qui semblait tout faire pour ne pas tomber dans l'oublie, Clara tenta de se délester d'un poids. Elle se sentait devenir de plus en plus faible. Un mauvais pressentiment l'accablait. Afin de se libérer, elle écrivit deux lettres. La première avait pour destinataire son amant.

Lettre au père

Bien souvent, il n'y a rien à dire. Cette fois ce n'est pas le cas. Pourtant, mes mots sont comptés. Ton départ m'a fait réaliser à quel point la vie est futile et vide de sens lorsqu'on y abstrait la spontanéité et le plaisir simple, non coupable. Malheureusement, le plaisir que j'éprouvais à être avec toi est malsain, il n'est plus non-coupable. Ce plaisir est le vice impur et sale qui m'empoisonne lentement. Ma vie avec Henri n'a plus aucun sens, elle ne va nulle part. Je ne suis plus capable de le

regarder dans les yeux puisque j'ai toujours peur qu'il parvienne à y lire ma trahison.

Depuis plusieurs mois grandit en moi un doute, une impression. Ce doute, je crois qu'il t'appartient. Je crois que l'enfant que je mettrai au monde est le tien. Cette nouvelle vie draine mon énergie. Je me sens malade. De ce fœtus, je n'en veux pas. Je ne veux plus l'avoir en moi alors qu'il ne cesse de me faire penser à toi et de la possibilité que je ne puisse jamais te revoir.

Hughes, je ne peux t'abstraire de mes pensées. Je te sens dans l'ombre de tous mes mouvements. Mon esprit ne tend que vers toi, je prie tous les jours pour que survives à cette guerre dévastatrice et déchirante. Mon corps engrossé t'appartient. Je veux que tu me promettes une chose, même si tu ne me dois rien alors que je te dois tout, car je n'ai plus que toi: si jamais tu reviens, je veux t'avoir auprès de moi, après de notre enfant. Je veux que tu l'aimes autant que tu m'as aimé. Je veux que tu protèges le fruit de notre amour. Promets-le-moi.

N'oublie pas : à l'origine, il y a eu toi.

Ensuite, elle écrivit une lettre homologue à la première, mais ayant comme destinataire son enfant à naître. Elle gardait toujours la lettre sur elle, l'emmenant partout dans la poche intérieure de son grand manteau. Elle s'y raccrochait comme à un rocher, désirant garder sa tête hors du torrent de ses problèmes, de ses tiraillements intérieurs. Écrire cette lettre, c'était prendre du recul, reprendre son souffle avant de replonger.

Lettre à l'enfant

Bien souvent, il n'y a rien à dire. Cette fois ce n'est pas le cas. Pourtant, mes mots sont comptés. Mon enfant, tu dois savoir que bien des fois, j'ai souhaité que tu n'ais jamais existé. Je t'ai longtemps haï. Sais-tu à quel point il est facile de le ressentir, mais difficile de l'avouer pour une mère? Je le regrette tellement. Je t'écris alors que tu n'es pas encore au monde. Ma vie avec Henri, mon mari, n'a plus aucun sens, elle ne va nulle part. Depuis plusieurs mois grandit en moi un doute, une impression. Parallèlement à toi. Je crois que ton père n'est pas mon mari, mais un homme avec qui j'ai vécu une liaison sublime. Je l'ai vraiment aimé pourtant, je ne crois pas que nous ayons un avenir en commun. Me voilà alors seule avec toi entre deux hommes formidables, deux hommes que j'ai pourtant trahis. Ce déchirement draine mon énergie. Je me sens malade. Je me meurs de te porter en moi puisque tu

ne cesses de me faire penser à lui et à ma trahison alors que Henri caresse mon ventre, si content, croyait que tu es sien. Pourtant, je sais que tout cela n'est que de ma faute...

Mon bébé, tu es encore un inconnu puisque je ne veux toujours pas t'encombrer d'un nom, sinon ton imminence serait trop lourde à porter. Si jamais tu lis cette lettre, c'est parce que je suis disparue avant de t'avoir révélé la vérité sur ta conception. Je veux que tu saches qui est ton véritable père pour que tu puisses te sentir à ta place dans ce monde qui est si absurde. Je n'ai encore aucune preuve que Hughes est réellement ton père, mais je sens que tu auras ses beaux grands yeux bleus dans lesquels je me suis si souvent perdue, abandonnée. Tu es le fruit d'un amour si grand qui a duré le temps d'une brève éternité, sois-en fière. Puisse-tu aimer ton père et pardonner à ta mère.

N'oublie pas : à l'origine, il y a eu toi.

Un jour, alors que le printemps était bien entamé, Henri amena sa femme faire une petite promenade. Il insista malgré l'insistance que démontrait cette dernière désirait suivre les conseils du docteur qui lui avait recommandé de ne pas bouger d'outre mesure

pendant les trois derniers mois de sa grossesse à risque. Il refusa de lui révéler leur destination finale bien qu'elle se rebiffait et ronchonnait car elle n'aimait pas les surprises. Ils marchaient en silence d'un pas régulier dans une forêt aux couleurs verdoyantes. Soudainement, Henri s'arrêta au beau milieu d'une petite clairière colorée par de délicates fleurs où dominant un grand arbre. L'Irréel. Le cœur de Clara cessa de battre pendant un cours instant lorsqu'elle reconnut le saule pleureur sous lequel elle avait fait l'amour doucement, silencieusement avec Hughes pour la première et la dernière fois.

-Je sais à quel point tu aimes la nature. J'ai pensé que tu aimerais ce petit coin qui semble tout droit sorti du paradis.

Le rythme des battements de son cœur s'accéléra brusquement. Elle manquait de souffle. Le sang affluait rapidement en direction de sa tête. Sa vision se floua. Ses yeux ne pouvaient supporter que ses deux réalités se heurtent si brutalement, sans préavis. Cet arbre pourtant si innocent et gardien d'un secret si beau eut l'effet d'une bombe. Il perdit connaissance et s'effondra.

Lorsqu'elle se réveilla, le travail était déjà commencé. Elle était étendue sous l'arbre centenaire, à l'abri du soleil qui plombait avec force dans la clairière. Henri était paniqué et ne cessait d'appeler à l'aide. Elle lui dit calmement que tout allait bien aller. Elle lui demanda de se prendre en main et de l'aider à mettre au monde l'enfant. Tandis qu'elle poussait, elle sentait ses dernières forces la quitter peu à peu. Elle entendit à peine Henri lui souffler : «Chérie, arrête, arrête de pousser. Tu perds trop de sang.» Sa voix, un murmure à peine audible, semblait provenir de lointaines ténèbres. Arrêter de

pousser? Quelle absurdité! Elle devait expulser cette entité malheureuse prisonnière en elle, entité qui la rendait elle-même prisonnière de son remords. Enfin, après une brève éternité, elle mit à bas. Henri lui tendit l'enfant et elle eut à peine le temps de voir les deux grands yeux d'un bleu si profond, si intense. Elle ferma les yeux, sentit un poids dans l'une des poches de son manteau peser sur sa poitrine et entendit l'enfant poussé son tout premier cri, remplissant d'air bien frais ses nouveaux petits poumons, alors qu'elle-même expirait pour la dernière fois.